



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010027569

TA 80

JEAN GRAVEN

PAYS EN FLEURS

LA SYMPHONIE
VALAISANNE



A LA BACONNIÈRE — NEUCHÂTEL

PAYS EN FLEURS



Il a été tiré de cet ouvrage mille et un exemplaires dont :

*un exemplaire sur Madagascar
numéroté I*

*20 exemplaires sur papier de Rives
numérotés de II à XXI*

*80 exemplaires sur papier Vélín sans bois
numérotés de 1 à 80*

*900 exemplaires sur papier Vergé
numérotés de 81 à 980.*

Exemplaire N° 274

LA SYMPHONIE VALAISANNE :

PAYS EN FLEURS
NOBLE CONTRÉE
VEILLÉES ET CHANSONS
LIVRE DES LÉGENDES

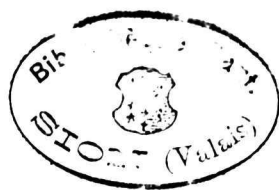


LA SYMPHONIE VALAISANNE

PAYS
EN FLEURS

PAR

JEAN GRAVEN



A LA BACONNIÈRE — NEUCHÂTEL

« Pays silencieux dont les prophètes se taisent,
Pays qui prépare son vin;
Où les collines sentent encore la Genèse
Et ne craignent pas la fin... »

RILKE

(Quatrains valaisans).

DÉDICACE

*Valaisan dès le jour
Où je vis la lumière
Et naquis à l'amour
De mon berceau de pierre,*

*A lui voué par tant
D'obscurs et forts ancêtres
Jusqu'en la nuit des temps
Heureux et fiers d'y naître,*

*Et qui tous à jamais,
Au terme de leur vie
Lui ont remis en paix
Leur dépouille tiédie,*

*L'amour de mon pays
Vit et brûle en mes moëlls
Comme aux yeux éblouis
Le feu pur des prunelles ;*

*Mais toi, douce, qui vins
D'un clair pays de plaines
Où coule aussi le vin
Du fond des caves pleines,*

*Tu vis ces lourds vergers
Au pied de ces collines
Et ces simples bergers
Chantant sur leurs ravines,*

*Ce ciel de paradis
Sur ce sol de légende,
Et ton cœur se rendit
A leur rustique offrande :*

*Laisse, que ce Valais
Révé, je te le montre,
Qu'entre vous désormais
Je scelle la rencontre,*

*Qu'en un lyrique élan
Tel je te l'offre et donne
Qu'en moi depuis mille ans
Son secret se façonne,*

*Pour que ton cœur, atteint
Par l'intime cadence,
Aussi l'aime d'instinct
Et comme de naissance.*

I

PRÉLUDES

VOCATION

Dans la gloire d'or et d'azur
De ces lointains soirs d'été pur
M'apparaît toujours mon enfance,
Quand au versant de l'âge mûr
Je me recueille et fais silence;
Il me revient comme un bruit d'eau
Et comme un bruissement de feuilles
Au chalet couvert de bardeaux
Où mon père joyeux m'accueille;
Le poids des jours, comme un fardeau
Sensible à l'épaule s'allège,
Dans le grand souffle montagnard
Et le nocturne éclat des neiges.

Je nous revois. Il était tard;
Août brûlait aux célestes voûtes,
La lune coulait son regard
Sur la terre douce aux écoutes;
Au loin se taisaient les criquets.
Le cercle, au gré de son caprice,
Dans l'ombre heureuse du bosquet,
Attendant que la nuit fleurisse
Se nouait ainsi qu'un bouquet:

Soudain les étoiles filantes,
Comme un jeu de feu torrentiel,
Dans la suave ronde lente
S'ébranlaient à travers le ciel,
Dans les écharpes des mélèzes
Passait le vent confidentiel,
La paix fondait tout ce qui pèse
Au secret des cœurs et des monts,
Et de l'enfantine assemblée
Le refrain que nous ranimions
Fusait dans la nuit étoilée.
Sous nos yeux, d'aval en amont,
Ainsi qu'une immense carène
Le Valais reposait sans bruit,
Tout ému de tièdes haleines
Au gouffre azuré de la nuit ;
Grisés du magique sésame,
Dans l'enchantement né de lui,
Nous chantions de toute notre âme,
Nous chantions « notre beau Valais ».

La poésie en ruisselait.
Et tandis qu'au-dessus des prêles
Ma voix dans le chœur se mêlait,
Tout bas la nuit surnaturelle
A travers l'ombre des forêts,
A mon insu sur moi penchée
Murmurait un poignant secret ;
De la grave beauté touchée,
Et de son déchirant regret
Dans le même instant déjà pleine,
Ivre de la splendeur sereine,
Mon âme obscure pour toujours
S'ouvrait aux clartés intérieures ;
En moi se formaient mes amours
Et s'allaient enfermer ces heures ;

Je regardais le pur contour
Des Alpes sur le ciel nocturne ;
Dans la solitude des prés
Montait la plainte taciturne
Des lointains torrents libérés :
Il me semblait alors entendre
Mon pays vivre et respirer,
Et qu'en moi-même un chant très tendre
Se composait avec ferveur
— Comme, là-haut, dans les mélèzes
La fraîche et profonde rumeur —

Qu'il me faudrait pour qu'il s'apaise
Un jour murmurer sur son cœur.

X NOSTALGIE

Je vis, puisqu'il se peut qu'on vive
Même déraciné,
Sur une verdoyante rive
Loin de la terre où je suis né,
Loin de la terre où les miens dorment
Parmi les bruits de ce coteau
Qu'ornent la vigne et l'orme
Et qu'entre son étau
Le soleil enserre et martelle
Dans une gerbe d'étincelles.

Des eaux fraîches mirent les tours
De la cité antique,
De la pointe à la fin du jour
Sonnent les cloches catholiques,
La montagne enclôt l'horizon
D'une altièrre et robuste chaîne,
Un amical blason
Sous la fleur des fontaines
Brille au poing des vieux bannerets,
Pourtant mon cœur n'a que regrets.

Ce ne sont pas nos tours farouches
Mourant sur leur rocher,
Ni l'appel venant à la bouche
Familière de mon clocher,

Ce n'est pas, au chant de mes pâtres,
L'austère grandeur de mes monts,
La chaleur de mon âtre,
Mon fleuve et son limon,
Ce n'est pas la fière étamine
Teinte du sang de ma poitrine !

Les yeux sur l'eau, l'esprit au loin,
Je songe, à la dérive,
Aux grillons chantant dans les foin,
Aux vieux mélèzes pleins de grives,
Au soir qu'il fait chez nous, là-bas,
Au pieux silence biblique —
Et mon cœur soudain bat
Aux secrètes musiques
Qui montent, lentes, dans la nuit,
De mon passé, de mon ennui.

Alors je quitte la terrasse
Et ses charmants flonflons,
Et poursuivant en moi la trace
Du pur et sonore filon,
Sous ma lampe propice au rêve,
Insensible aux voix d'alentour,
Dans la nuit soudain brève
Jette un long cri d'amour
Au pays qui, là-bas, dort sur ses pentes,
Ignorant de ce feu qui me tourmente.

TÉMOIGNAGE

Le prix de tant d'amour,
De tant d'élangs, de tant de fièvre
Captés au secret où leur rythme sourd,
Et conduits en un chant libre et frais sur les lèvres,
Comme une source vive à travers les labours
Gardant son parfum de genièvre,

Le prix de tant d'efforts
Pour fondre en une image brève
Un rêve qui même après votre mort
Vive d'un long mystère et suscite les rêves,
Pour extraire en peinant le vin joyeux des forts
Qui puiseront aux mêmes sèves,

Ce n'est pas le frisson
D'un cénacle où l'on fait la roue,
Le vulgaire appât d'un revenant-bon,
L'envieux qui vous hait, le salon qui vous loue,
Ni la plaque de marbre où l'or de votre nom
Dure un peu plus que votre boue,

C'est de donner l'attrait
De l'amour à tout ce qu'on aime,
C'est de reconnaître en tremblant les traits
Du poème de Dieu dans son obscur poème,
De se dire humblement que pour avoir dit vrai
L'on peut se survivre à soi-même,

Et c'est d'imaginer
Qu'un jour dans une pauvre école,
Sur le même texte où l'on s'obstinait
Un écolier penché sous une croix d'arole,
S'efforçant d'épeler ces rythmes alternés,
Apprendra d'aimer leurs symboles,

Ou bien qu'à son chevet
Un soir d'août, une jeune fille
Ressemblant à celle à qui l'on rêvait,
Quand la lampe discrète à sa fenêtre brille
Respire en s'émouvant, dans son luisant bouquet
Une strophe au goût de myrtille,

C'est le secret désir
Qu'un vieux vigneron dont l'œil cligne,
Pour sa récompense et pour son plaisir
Se répète un beau vers dont il se trouve digne,
Comme on le voit goûter, à l'instant du loisir,
Un grain mûr cueilli dans sa vigne,

C'est qu'un pâtre grisé
De vent, de soleil et de joie
Jette vers les monts couleur de brisé,
Et vous renvoie au ciel où l'astre aimé flamboie
Quelque refrain léger que vous aurez pesé
Dans l'ombre où le doute tournoie,

C'est en chaque maison
De mettre au pauvre sur sa table,
Comme un fruit mûri dans l'or des saisons
Près de son pain sacré le trésor de ses fables,
C'est de donner aux siens leur livre de raison
Et la clé de l'inexprimable,

Et c'est au cœur l'espoir,
Collant comme balle à l'épeautre,
Que des Valaisans autour d'un pressoir
Avec un regard fier se disent l'un à l'autre :
Qui sut notre grandeur parmi nous peut s'asseoir ;
Celui-là vraiment fut des nôtres !

STÈLE VOTIVE

Terre allongée aux rives de ton fleuve
Sous ton rempart énorme de granit,
Terre éternelle, à chaque printemps neuve,
Terre en gésine sous l'astre béni,
Dresse tes fleurs au vase de tes roches,
Mûris tes fruits aux caves de tes fils,
Avant d'accueillir dans leurs tombes proches
Ceux que tu fis si fiers, et redéfis;

Riche de tant de pauvres sacrifices,
Plus grande encor de tant d'humilités,
Envers le Ciel comptable des prémices
Disant ta peine autant que sa bonté,
Travaille et vis de ta plaine à tes glaces,
Récolte au champ où se fondent nos os:
Le bras des morts supporte ces terrasses
Et leur amour soupire en tes roseaux;

Ivre de sucs et craquante de sèves,
Faisant au cœur des gobelets d'étain
Rire et fleurir tes plus antiques rêves,
Plus jeune à chaque retour du matin,
Vogue au vent de ta voile constellée,
Bercée au loin d'un chant de moissonneurs
Et te mirant en toi-même, Vallée
Immense et close comme le bonheur !

II

VIEUX PAYS

L'ÉDEN

Sachez que jadis, dans la nuit des temps,
 Bien avant les neiges d'antan,
Bien avant qu'au tombeau fût couché Charlemagne,
 Aussi loin que le souvenir
 Au cœur des fables va fleurir,
Le paradis régnait dans le cœur des montagnes.

L'aigle et le ramier, l'ours et le chamois,
 Entre les farouches parois
Vivaient dans la douceur d'une paix fraternelle;
 Les fleurs s'accrochaient aux toisons,
 Dans les antiques frondaisons
S'accordaient à ravir les chansons et les ailes.

En songe, la brise, au ciel voltigeant,
 Hélait ses nuages d'argent,
Les ruisseaux cascadaient sous les profonds ombrages,
 Les agneaux, du fond du sommeil,
 Naseaux frais, buvaient le soleil,
Et les troupeaux paissaient de toujours verts fourrages.

L'hiver, à l'instar des monts et des nids
 Des mémoires était banni,
Car le roi merveilleux du merveilleux royaume,
 Heureux et soufflant le zéphyr
 Entre chacun de ses soupirs,
Retenait le soleil comme un globe en sa paume.

En ce pur séjour, la fille du roi,
Sans désirs comme sans émois
Grandissait au plaisir d'insipides délices,
Seule parmi l'enchantement
Des bêtes sans entendement,
Et des fleurs sans parole et des arbres complices.

Pourtant le murmure insistant des eaux,
Jouant aux flûtes des roseaux
Lui parlait, l'attirait dans un vertige étrange,
Elle dénouait ses cheveux
Dans la source où parmi ses jeux
Babillaient les lutins et se miraient les anges;

Elle plongeait l'or de ses bracelets
A la poursuite des galets
Roulant tels des grelots dans le chant de l'écume,
Aux rochers polis du torrent
Son pied se posait en courant
Comme le pas de l'aube au dos noir de l'enclume.

Un jour, dans les prés d'étoiles semés,
Loin de son royaume fermé
Par décret paternel et divine sagesse,
Vers un mystérieux pays
Offert à ses yeux éblouis
L'entraîna par malheur son errante allégresse:

Un soleil nouveau dorait à longs traits
Les fûts de vivantes forêts,
D'où montait le secret de résineux aromes
Et fusait, à remplir les cieux,
Tout cet inconnu merveilleux
Qu'est la voix, et le rire, et la peine des hommes.

Et soudain l'enfant candide surprit
Au couvert du sylvestre abri
Deux pastoureux charmants à l'écart de leurs chèvres
Et qui, sur un jeune gazon,
Dans la fraîcheur de leur saison
Scellaient un lien divin en se scellant les lèvres.

Comme déchirés de tendre fureur,
Leur œil noir brûlait d'un bonheur
Et leur visage clair rayonnait d'une extase
Qu'ignorait son pur paradis
De brises, d'eaux et de brebis,
Où l'innocence avec la solitude jase.

Elle sent au cœur et dans ses genoux
Couler un trouble obscur et doux,
Mais se remémorant les royales menaces
Elle remonte à son éden,
Tremblante parmi les pollens
Avec le vent qui rêve et l'abeille qui passe :

Elle a désormais appris la douleur :
Pas plus hélas ! que sur la fleur
Ne se peut retrouver trace de leur passage,
Sur le même léger chemin
Elle chercherait l'ombre en vain
De son cœur ignorant et de sa paix sauvage.

Quand elle eut à regret
Regagné sous l'azur ses jardins solitaires,
Plus seule d'avoir vu moins déserte la terre,
Plus sensible au secret
Celé dans un seul pli des humaines vallées
Qu'à toutes les beautés à ses yeux révélées,

Tout lui parut changé
Dans l'ordre sans attrait des douceurs identiques,
Le soleil était pâle, informe le colchique,
Criard et vain le geai,
La guêpe sans ardeur, la cascade importune,
Et dans le bois fuyait l'inamicale lune.

Seuls comptaient à son cœur
Les ruisseaux s'enivrant des rêves de leur somme
Et qui sur leurs cailloux bondissaient vers les hommes :
Son trop altier bonheur
De n'être partagé lui semblait inutile,
Son ciel, une prison de n'être leur asile;

Elle vaguait sans fin
Parmi le vent plaintif qui battait les ramures,
En chantant tristement près du joyeux murmure;
Rebelles à la faim
Les bêtes languissaient près des roches muettes,
Sur les prés sans parfum séchaient les violettes.

Mais soudain le courroux
De son père invisible au trône de nuages
Et dont l'ombre faisait la nuit sous les ombrages,
Dans ses grondants remous
Où la foudre couvrait le cri des gypaètes,
La ploya comme l'herbe au fort de la tempête:

— Ainsi donc, malgré moi,
Ton esprit se complait et ton pas se hasarde
Hors du séjour vermeil dont t'incombe la garde
Et qui vit de ta loi ?
Ne sais-tu que sa sève à ta sève s'abreuve,
Comme à la source unique un monde heureux de fleuves ?

Que l'éternel printemps
Dont ces monts éternels en riant se couronnent
Du foyer de ton cœur incessamment rayonne ?
Que tes dons éclatants
De ces dons infinis sont la pure semence
Et que leur mort suivrait aussitôt ton absence ?

Ne sais-tu que le gel
Quand se détournera ta radieuse face
Sur ces champs collera son haleine de glace,
Que ce lumineux ciel
S'emplira des embruns d'hivernales bourrasques,
Et que le chant des eaux durcira dans les vasques ?

Déjà, n'as-tu senti
Qu'un courant froid se glisse au cœur des plaines hautes
Par les portes d'éther qu'entre-bâilla ta faute ?
Que ton cœur repenti
Désormais s'en souviennne, et qu'il règle ta course
Sur celle de nos faons aux seuls bords de nos sources :

Demeure, et resplendis
Du noble isolement des têtes souveraines,
Nourrissant ton orgueil du secret de ta peine,
Pour que ton paradis,
Par l'éclair de cristal foudroyé sur les cimes
Ne roule dans la mort au fond des froids abîmes...

— Et l'enfant, l'âme en deuil,
Une rosée amère aux fleurs de ses paupières,
Songeait : Pour qui laisser mon royaume de pierre,
Et repasser le seuil
Qui mène aux berges où le flot des hommes roule ?
Qui donc m'attend et m'aime au milieu de leur foule ?

Abjurant son bonheur
Elle mêle aux regrets une triste promesse,
Contenant son désir autant que sa détresse,
Et pour gage d'honneur
Vers son père elle envoie une blanche colombe
Roucoulant à ses pieds au gazon de la combe.

Rassemblant ses coursiers de soleil et de nuit,
Du son de sa voix rassurée
Apaisant les échos roulant dans l'empyrée,
Le roi des espaces poursuit
Le cours interrompu de l'éternel voyage
Dans les routes du ciel et les champs des nuages.

Seule à nouveau l'enfant retombe à sa langueur
Aussitôt qu'à sa solitude,
L'objet de son tourment devient sa seule étude,
De son sort la rigueur
Lui semble moins encor qu'il fallut le connaître,
Mais que le connaissant il lui fallut l'admettre :

— Vue à peine un instant ne vous verrai-je plus,
O fraternelle forme humaine ?
Faudra-t-il qu'à jamais se ferme mon domaine
A tout ce qui jamais me plut ?
Que jamais près de moi quelque chère présence
De mon propre bonheur ne double l'apparence ?

Faudra-t-il qu'à jamais, et sans même l'oser,
Sans goûter même à mon ivresse,
Mon cœur déjà gagné renonce à la tendresse,
Et ma lèvre au premier baiser ?
Que jamais ces deux bras de leur nacre n'enlacent
Une autre chair amie à l'adorable face ?

Pour être mon lot seul, trop lourde est ma faveur !
A moi bien plutôt je renonce,
Et consens à changer ma rose pour la ronce
Si doit y fleurir ma ferveur ;
Vivre immortelle ainsi, mieux vaut mourir aimée
Sa tombe et sa maison sous l'heureuse ramée :

Pas plus sur l'eau du lac n'étincelle le jour,
Que l'amour dans les yeux du pâtre,
Pas plus un doux rayon n'illumine l'albâtre,
Qu'un pâle visage l'amour...
A quelque autre flambeau si tu ne te rallumes
Tu n'es déjà que cendre, ô feu qui me consumes !

La belle ainsi rêvant parcourait les rochers,
Parlait au vent de la vallée,
S'appliquait à saisir quelque voix martelée
Aux échos lointains des clochers,
Demandait son repos aux courses sans haleine
Et pour laver son cœur se plongeait aux fontaines.

Tantôt elle arrachait pour s'en faire un collier
En chantant un lied en sa fièvre,
Les roses de l'alpage aux couleurs de ses lèvres,
Puis vers l'idéal chevalier
Dans l'immense inconnu les jetait par brassées,
Comme autant de désirs, comme autant de pensées ;

Et tantôt, plus pressante, aux confins où s'assied
Le dernier voyageur des terres,
Elle allait en pleurant disposer des parterres
De ces étoiles des glaciers
Moins belles que ses yeux, plus pâles que ses larmes,
Comme autant d'aveux purs et comme autant de charmes.

Et les fleurs de l'aveu, dans un vivant appel,
Par le miracle soulevées
Foisonnaient dans le vent, brillantes de rosée,
Ou glissant du champêtre autel
De rochers en rochers s'épandaient vers le monde
Comme un torrent magique aux odorantes ondes.

Enfin, voici qu'un soir éclate au fond du val,
Comme un cor dans le crépuscule,
Une voix qui s'élève, et grandit et module
Un appel grave et triomphal,
Si beau qu'il ne peut naître, et son cœur le devine,
Que de lèvres suave et d'ardente poitrine.

Oui, c'est le jouvenceau, c'est le fier chevalier,
C'est l'amant et c'est l'homme lige,
Qui vers elle conduit par les fleurs du prodige,
A travers les forêts, les halliers,
La cherche sans repos et par la terre entière !
Déjà son coursier blanc s'arrête à ses frontières,

Elle aperçoit l'archange au parterre d'argent
Dont elle orna le pâturage;
Plus que sa claire armure éblouit son visage,
Il chevauche et chante en songeant...
Soudain, levant les yeux, son chant vainqueur expire
Et le visage d'or devient de pâle cire :

Se dressant sur le ciel aux mourants feux du jour,
Et trop belle pour qu'on l'approche,
Les cheveux dans le vent il la voit sur sa roche,
Palpitant du désir d'amour;
Il la boit du regard et son bonheur l'accable,
Il est tremblant devant la vierge insaisissable;

Mais son vertige enfin plus fort que son émoi,
Il l'implore à voix étouffée:
— Créature du ciel, dis-moi, princesse ou fée,
Quel sentier conduit jusqu'à toi ?
Dis-moi, si tu ne veux qu'ici même je meure,
Le secret et l'accès de ta haute demeure ?

O tristesse des dieux ! Que n'est-elle, là-bas,
Une bergère en sa chaumière !
Secouant son beau front tout nimbé de lumière
Elle ne peut qu'ouvrir les bras,
Regardant son féal de ses yeux pleins de larmes...
Chacune en sa faiblesse est une nouvelle arme:

Le héros trop mortel, en défiant la mort
Et se riant des maléfices,
Pour courir à l'amour s'élance au précipice
Qui la retient sur l'autre bord;
Pas à pas, il avance, il s'enfonce en l'abîme,
Et chaque pas en elle ouvre un chemin sublime.

D'épouvante ravie et les mains sur son cœur,
Déjà s'oubliant tout entière
Et sentant son esprit consumer sa matière,
Elle voit venir son vainqueur;
Habité d'un dieu pur il vient comme un dieu même,
Invincible et domptant en aimant ce qu'il aime;

Du gouffre obscur il sort comme un jeune soleil:
D'elle-même alors délivrée,
Oubliant dans le don les défenses sacrées,
De son chaste et rapide orteil,
Ainsi qu'une épousée en ses nocturnes voiles
Elle marche vers lui sous la première étoile;

Au parterre éclatant cueillant à pleines mains
Les touffes de pourpre et de neige,
Dans l'impulsion sainte aveugle au sacrilège,
Ouvrant son royaume aux humains
Elle franchit la borne et va jeter sa gerbe
Aux pieds de l'intrépide agenouillé dans l'herbe.

Le ciel aussitôt s'assombrit,
La nuit monte à ses bleus lambris,
Et la pluie au galop de ses noires cavales
Charge du fond de l'horizon;
L'éclair, d'un fulgurant tison
Zèbre l'air et crépite au sein de la rafale;

Déjà du nuage émergeant,
Sur les cimes à pas géants
De tonnerre en tonnerre accourt le roi Borée,
La bouche horrible de frissons,
La barbe pleine de glaçons,
Comme un démon de neige au pôle hyperborée;

Il roule, en hurlant, dans sa main
Les flocons forgés en chemin,
Il les roule et brandit en une balle immense,
Et sous l'avalanche engloutit
Le bel étranger trop hardi,
Dans la gorge profonde et le profond silence.

Ni l'œil clos du mort châtié
Ni l'œil cher quêtant sa pitié
N'apaisent dans son cœur le flux de sa colère,
Il scelle et glace les ruisseaux,
Abat à ses pieds les oiseaux,
Sur les champs diaprés jette un manteau polaire,

Et la douce et légère enfant
Qui se mirait en se coiffant
Au frais miroir des eaux moins que ses yeux limpide,
Au fond de l'azur qu'elle aimait
Il la bannit à tout jamais,
Dans le lac solitaire et que la bise ride.

Rêveuse et guidant ses fuseaux,
Dans l'insondable antre des eaux
Qui luit près du glacier comme une froide gemme,
La princesse habite toujours,
Pleurant le souvenir des jours
Où le soleil du monde était son diadème.

Et dans la saison où fleurit
La flore dont jadis s'éprit
L'adolescent inerte en son tombeau de neige,
Ruisselante de sa clarté
Elle sort des flots enchantés,
Dans la triste splendeur de son pur sortilège;

Tressant des colliers en chantant,
Sans cesse elle appelle, elle attend
Parmi la glace claire et la pierre stérile,
Puis en sa prison de saphir
Elle ensevelit son désir,
Contre elle-même en vain se cherchant un asile.

Et, sur l'alpe, les vieux bergers
Assurent qu'on voit se charger
Les monts, quelquefois, de l'antique richesse,
Et qu'aux douze coups de minuit
Renaissent les fleurs et les fruits
Dans les vents pleins de lune et gonflés de tendresse.

Pourtant malheur à qui verrait
Briller la cime des forêts,
Rejaillir l'eau courante et les fleurs merveilleuses !
Car c'est le signe qu'à son tour
L'attend dans la mort et l'amour
Au royaume perdu la princesse oublieuse...

Voilà pourquoi jadis,
Lorsque le Juif errant et mendieur d'aumônes,
Se rapprochant du ciel en remontant le Rhône
Pour la première fois passa dans ce pays,
Il vit telle opulence
Que la légende en a conservé souvenance :

Des vergers verdoyaient
Jusqu'au bord de l'azur sur le flanc des montagnes,
Des cascades chantaient les plaisirs de cocagne,
Sur les hauteurs, des blés dans la brise ondoyaient,
Et de riants villages
Reposaient pleins d'enfants au berceau des nuages ;

Près de blanches brebis
Dont les agneaux bêlaient parmi les tubéreuses,
Vivaient des hommes forts et des femmes heureuses,
Sur les vignes volait l'oiseau de paradis,
Et la grappe foulée
Coulait en ruisseaux clairs au sommet des vallées.

Voilà pourquoi plus tard,
Lorsqu'il eut, poursuivant sa chasse vagabonde,
Pour atteindre la mort refait le tour du monde
Et franchi derechef notre alpestre rempart,
Sur les mêmes domaines
Son œil surpris ne vit plus une trace humaine :

Vignes et beaux vergers,
Troupeaux, ruches et blés, villageois et villages,
Tout avait disparu dans un obscur naufrage,
Sous le roc et l'oubli sans espoir immergé;
Seul un oiseau rapace
Gravait son orbe noir sur le cirque de glace;

De funèbres sapins
En muets escadrons escaladaient les pentes,
Sur leurs têtes sifflaient les bises galopantes,
L'écho des éboulis emplissait les ravins
Et la maigreur des mousses
Expirait où jadis fusaient les jeunes pousses.

Voilà pourquoi toujours,
Lorsqu'après cinq cents ans le Maudit sur les routes
Repassa le haut col où le silence écoute,
Il trouva les monts nus comme après les labours:
Ni forêt ni broussaille
N'abritaient les rochers que l'ouragan fouaille;

Seuls la pierre et le sel,
Le désert et la mort, et la neige et la nue,
Aussi loin qu'alentour pouvait porter sa vue
Etreignaient la montagne et régnaient sous le ciel,
Car toujours l'anathème
Sur ce monde plus loin portait sa bouche blême...

C'est ainsi qu'aujourd'hui
Cet étrange pays dressant sa double face,
L'une de pur soleil, l'autre de morne glace,
Tour à tour rit et pleure, épouvante et reluit,
Plongeant ses précipices
Parmi des oasis de dernières délices,

Et que sur tant de nids
Un tel peuple d'oiseaux bienheureux s'égosille,
Qu'une foison de lis, d'œillets et de vanilles
Font des îles de grâce aux griffes du granit,
Qu'un tel concert d'élytres
Fait trembler l'air diaphane et retentir les vitres,

Qu'en leurs suprêmes lieux
La figue et l'amandier tapissent les murailles,
Que le pampre s'accroche au sommet des pierrailles,
Que jusqu'au Plan des Morts vit la beauté de Dieu,
— Par leur lointain prodige
De l'éden englouti prolongeant les vestiges.

LE GÉANT

Le voici qui gît dans sa tombe,
Reparu sous le ciel du tréfonds de la nuit,
Semblant de sa poussière avoir empli la combe,
Un silex aiguisé reposant près de lui;
Un coup de pioche obscur le rend à la lumière,
L'antique cendre mêle à l'antique soleil
Un souvenir épars de la grandeur première,
Et l'homme ancien renaît des limbes du sommeil;

L'œil suppute encore sa taille
Aux débris fabuleux des poudreux ossements,
L'esprit rêve à l'effroi des suprêmes batailles
Du géant couché là contre les éléments;
La terre a dévoré son argile mortelle,
La pierre usé le poing qui la domestiquait,
Le tumulus a chu sous la fleur de l'ombelle,
Et le ciel s'est empli du seul chant d'un criquet.

Et l'on songe aux temps héroïques
Où les forêts tremblaient du carnage des loups,
Où les géants erraient par les blocs erratiques
Et fendaient l'eau du Rhône au pli de leur genou,
Où les païens reclus dans les hautes vallées
Voyaient sous le soleil éclater les glaciers,
Écoutaient les rumeurs de la nuit étoilée,
Jetaient le premier grain sur le champ nourricier.

Dans les coups du fer qui descelle
Ta forme s'écroulant sous la griffe du temps,
Vieil ancêtre rendu par la terre éternelle,
Il me semble soudain qu'au silence j'entends
Ton cœur d'airain frapper ton fragile squelette
Et la vie affluer à tes membres épars,
Et je t'évoque alors qui te lèves et jettes
Ton grand cri ranimé sur l'alpestre rempart.

Je te vois régner sur ce monde,
Pour t'armer d'une masse arrachant les sapins,
Soulevant les quartiers pour en charger ta fronde,
Et dans les monts domptant les aurochs d'une main;
Au zénith dans leur vol tu capturais les aigles,
Et ton souffle de fœhn fondait l'alpe au printemps,
Soulevait l'eau du lac et recourbait les seigles,
L'avalanche roulait ton grand rire éclatant;

Tu buvais à même le fleuve
Et reposais ta tête aux genoux du Vélan,
Sur le chêne éprouvais l'arc de ta force neuve,
Et franchissais le val dans un tranquille élan;
Le pas de ton coursier marque encor dans la pierre,
Ton courroux sur la plaine a jeté les rochers,
Les échos de ta voix surmontaient le tonnerre
Et l'ombre s'étendait lorsque tu te couchais.

Parmi ces fières altitudes,
Dans la terre enfermant le mystère du feu,
Tu vécus simple et grand comme ta solitude,
Ton cœur à ton insu plein du trouble de Dieu,
Puis dans un soir lointain où sombre la légende,
Quand le doux vent du sud eut franchi les sommets,
Près de ta main ton arme et ta funèbre offrande,
Au sol où te voici te couchas pour jamais:

Tu pensais à ta descendance
D'hommes libres et forts et d'enfants courageux,
Faisant aux mêmes monts retentir la cadence
D'héroïques travaux et de rustiques jeux,
Tu pensais aux forêts, au soleil, à cette onde,
A tout ce qui demeure aux bras de ce qui fuit,
Au silence des morts, à tous les cris du monde,
Et souriant au ciel t'endormis sous la nuit.

LE FØHN

O fœhn, ô souffle échevelé,
Vent du sud, ô buveur de neige,
Sonore accordeur des feuillages,
Dans un long grondement d'arpèges
Lâché sur notre Défilé;

Feu, que dans un hennissement
Expire par-dessus nos cimes
Le naseau des coursiers sublimes
Qu'Apollon, des plaines marines
Lance au pôle du firmament;

Coureur de nue, ô forcené,
Parmi notre ciel où tu plonges,
Faisant comme un immense archange
Enivré de son propre songe,
Tourbillonner ton glaive igné;

Tu te jettes sur ce pays
O fœhn, avec un grand cri rauque,
Du lac jusqu'aux sources du Rhône
Tu l'étreins, ô robuste Faune,
Tu le suffoques et tu ris !

Tu veux son cœur, tu bats ses tours,
Tu cours, tu frappes à ses portes,
Tu vas exulter dans ses cloches,
Et comme leur airain, ses roches
Tu les fais trembler de coups sourds;

Tu fêtes, dans l'air de ce Val,
Grondant d'une rumeur pareille
A quelque énorme essaim d'abeilles,
D'impétueuses accordailles
Dans ton brûlant vol nuptial;

Puis tu retombes sur ses champs,
Et tu t'acharnes sur ses tombes
Avec une fureur si sombre
Qu'il semble que, même ses ombres,
Tu veuilles les joindre à ton chant !

Fœhn ! inapaisable soupir,
N'es-tu pas, dans ton chaud mystère,
Le souffle même de la terre
Qui parle à ses enfants sans trêve,
Et ne consent pas à mourir ?

Sinon, dis-moi de quelle ardeur
Exhalée, et de quelle gorge,
Dans quelles poitrines se forge
Ta plainte pathétique et large,
Pour troubler ainsi notre cœur ?

Chargé des appels du passé,
De ses espoirs et de ses doutes,
O fœhn, à travers toi j'écoute
Clamer l'insaisissable bouche
De tous nos aïeux trépassés.

LES RUINES

Pays gonflé de souvenirs
Comme un beau fruit doré, d'obscurs sèves,
Sur chacun de tes éperons s'élève
Parmi la vigne acharnée à fleurir
Une ruine rebelle à mourir,
Dont la mort lentement s'achève.

Sur son haut socle minéral,
Témoin rompu d'une intacte énergie,
Conservant la trace et la nostalgie
Des derniers coups du monde féodal
Ou des derniers pas du grand Cardinal,
Veille la muette vigie.

Du sol usé, toujours pareil,
Sous un ciel immuable elle s'élance,
N'ayant plus, où brillait l'éclair des lances,
Pour hanter son formidable sommeil
Qu'un papillon perdu dans le soleil
De la cour pleine de silence.

Aux murs les échos se sont tus,
L'astre brûle où flambaient les incendies,
L'épaisse paix du tombeau s'édifie
Où la gloire a bruyamment combattu;
Dans l'herbe rase aux fragiles fétus
Se retire la seule vie.

O ruines ! O monuments !
Informes et glorieux pans de pierre
Que battent les vents et soutient le lierre,
Restes si grands dans votre dénûment,
Tombeaux poudreux d'anciens événements,
Arches sonores de prières,

Les souffrances de mon pays
S'inscrivent dans vos mille cicatrices,
Mais notre amour dit que vos sacrifices
N'ont pas été vains ni vos morts trahis :
Nous lisons avec des yeux éblouis
Les vestiges de vos services !

Votre présence parmi nous,
Durable sur cette friable écorce,
Signe votre gloire avec votre force :
Même tronqués, vous demeurez debout,
Surgissant, beaux et pareils, tout à coup,
Au débris d'un antique torse !

Du tréfonds de notre passé,
Au miroir d'argent pensif du vieux Rhône,
Entre les piliers des peupliers jaunes,
Dans l'air embrasé vous apparaissez,
Et brusquement, tout notre honneur dressé
Semble étinceler sur son trône !

Châteaux au détour des chemins,
Témoins lointains sur nos collines proches,
Ah ! tressaillez lorsque sonnent nos cloches,
Car notre piété, dans le matin,
Palpite et clame comme leur airain
Dans un sein pareil à vos roches :

O tours, notre fidélité
Défie à votre exemple la durée;
Dans vos solitudes désespérées
Espérez aux cris ivres de l'été:
Vous vivez, mortes ! votre éternité
Dans nous chaque jour se recrée !

Penchez-vous: voyez à vos pieds
Mûrir la vigne et renaître la vie,
Entendez chanter l'enfant qui confie
Sa force neuve aux échos du sentier,
Et semble, en montant vers votre pierrier,
Monter au fond de sa patrie.

X LE RHÔNE

Rhône, ruisseau naissant, ô fleuve
Qui t'en vas vers la grande mer
Perdre aux secrets du gouffre amer
Cette onde qu'ici toute neuve
Le chevrier boit dans sa main,
Tu seras infini demain !
Là-bas, magnifique est ta course
Et tous arpentent ton chemin :
A peine échappé de ta source,
Rhône libre, tu n'es qu'à nous !

Tu n'es qu'à nous, fleuve du monde !
Ton flot ne monte qu'au genou
De l'enfant joueur qui te sonde
D'une branche de coudrier,
Mais déjà l'on t'entend crier
Du fond des sylvestres repaires,
Eclatant de vie et d'efforts ;
Une seule arche unit tes bords
Que mesure son jet de pierre,
Mais tu te roules en aval,
Souffletant l'air de ta crinière,
Libre comme un jeune animal
Rompant son licol aux alpages :
Juste entrevu, tu as passé,
Et tu chantes ton chant glacé
Sur la mousse et les saxifrages.

Parmi les rochers amassés,
Non touchés depuis la Genèse,
Tu roules pur, fleuve, ô torrent,
Sans rien qui sur toi marche ou pèse
Qu'un reflet du ciel transparent,
Sans ouïr d'autre confidence
Que de la tempête et du vent,
Sans polluer ta turbulence
Dans l'usine trouble ou l'égout,
Volant au parfum des scieries
Dans le poudroïement des mois d'août,
Et flânant aux fraîches prairies
Où sonne l'écho musical
Des clarines au long du val;
Tu vas, replié sur ton âme,
Ne tolérant pas une rame
Dans tes tourbillons de cristal,
Tu vas, vierge et froid comme neige,
Solitaire et fort comme nous,
Ne joignant, bondissant chorège,
Aux feux irisés des remous
Que l'écaille vive des truites
Parmi ta ruisselante fuite.

Puis le jeune val s'élargit,
La pierre descelle ses lèvres,
Ton cours, lentement assagi,
Cesse d'être tel que la chèvre
Sautant de rochers en rochers;
L'érable succède au mélèze,
Dans l'azur paraît un clocher;
On voit l'homme se rapprocher,
Et sur tes bords prendre ses aises:
Voici ses maisons et ses champs;
Sur tes vertes berges s'étagent
Les antiques bourgs et villages
Que rassemble et berce ton chant;

Diligent à ton doux servage,
Fleuve, tu vas rouir son lin,
Irriguer sa maigre parcelle
Et faire tourner son moulin;
Aux prières de ses chapelles
Tu joins ton murmure pieux,
Tu rêves tout haut dans ses veilles
Comme en celles de ses aïeux
Du fond des nuits toujours pareilles;
En toi la voix de son passé,
Remuant bonheurs ou désastres,
Persiste comme un cri blessé
Sous le grand ciel tout criblé d'astres:
Car rien ne change en ce pays
Brûlé comme un bouquet sauvage
Et frais comme à l'instant cueilli,
Où sous les mobiles nuages,
Dans le renouveau des labours,
Ton flot rapide voit toujours
Durer les mêmes tours sans âge,
Muettes aux mêmes parois,
Et sous la suite des visages,
Aux cœurs, battre la même foi !

Mais comme en la douceur des nues
La lune heureuse ouvre un chemin,
O flux d'argent tu t'insinues,
Avec l'émoi pur d'une main,
Entre les tièdes collines,
Et, défaisant dans le matin
Les vapeurs de ses mousselines,
Au gré d'un caprice incertain
Tu sembles caresser l'épaule
De ce beau pays endormi;
Tu t'attardes parmi les saules,
Doubles le paysage ami,

Réchauffes tes eaux limoneuses
Où boit le troupeau sans berger,
Aux doigts des premières laveuses,
Rêves dans d'opulents vergers,
Vas baigner le pied de la ville,
Sourire au passant sur le pont,
Surprendre le lièvre en tes îles;
Et lorsque d'un radieux bond,
Dans la céleste incandescence
Le soleil cabre son poitrail,
Fleuve étale, tu fais silence,
Ecoutant sonner dans tes anses
Les rumeurs saintes du travail:
Les pioches tintent dans les vignes
Et les marteaux dans l'atelier,
Les turbines sourdes trépignent,
L'échelle monte à l'espalier,
L'eau vive jaillit aux meunières,
La ruche élabore son miel,
Les chars grincent dans les ornières,
Les appels chantent dans le ciel.

Tel est ton Valais, ô vieux Rhône !
Tu l'arroses de part en part,
Tu le mesures à ton aune,
Mirant sa grâce et son rempart;
Lui-même étroitement t'enserme
En ses digues et ses talus,
Mêlant ton écume à sa terre
Comme à ta voix ses angélus,
Et dans son amoureuse étreinte,
Semblant te presser sur son cœur,
Conduit ta murmurante plainte
Jusqu'au lac pur où sans contrainte,
T'ouvrant comme une large fleur
O Rhône, soudain tu débouches !

Lors tu quittes non sans frémir
Le golfe où son bord vient finir,
Comme un baiser quitte la bouche
Pour entrer dans le souvenir.

Déjà la première hirondelle
T'indique l'accès de la mer,
Et de son immense margelle,
Emouvant les antres de l'air
Un souffle chaleureux t'aspire:
Va, fleuve, roule et souviens-toi,
Quand tu porteras les navires,
Ceindras les cités et les bois,
D'où naquit ton magique empire:
Là-haut, dans la grandeur des monts,
Où vagissait ton abandon,
Le génie ivre de silence
Et la fée errante au glacier
Dans l'ombre ont bercé ta naissance,
Et c'est dans leur sein nourricier
Que tu pris ta force féconde,
Rhône, ô puissant fleuve du monde !

LA PLAINE

Le libre fleuve alors était libre de digues
Et par la plaine errait comme un luisant taureau,
Lâché, le mufle humide, à travers les garrigues,
Heurtant de son front bas ses palis minéraux ;
De son naseau montait une vapeur de fièvre,
Sa course saccageait tout espoir d'un sillon,
Et la chanson de l'homme expirait sur la lèvre
Où la vieille misère appliquait son bâillon.

La grenouille rêvait au bord du marécage,
L'éphémère immobile aux pointes des roseaux,
L'homme toujours ployé, du plus profond des âges,
Le sol toujours noyé, du cloaque des eaux,
Et le soleil debout sur l'étrier des chaînes,
Penché sur les étangs tels des boucliers noirs,
De ses traits d'or criblait l'ombre paludéenne
Du haut d'un magnifique et muet désespoir.

Alentour, à l'abri d'un écran d'oseraies,
Un chétif bétail roux beuglait en liberté,
Ruminant à la mort dans les joncs et l'ivraie,
Cependant que plus loin, hennissant à l'éché
Parmi les champs herbus galopaient les cavales,
Les sabots déterrés et du sang au poitrail ;
Et partout s'étaient tus, sur l'aire végétale,
Les rires du bonheur avec ceux du travail.

Un enfant solitaire égaré dans les Iles,
Déchirant ses pieds nus aux buissons épineux,
Sous les vernes cherchait dans le sable stérile
Le bois mort dont nourrir l'essor d'un mourant feu ;
Un paysan perdu fouaillait de sa houe
Un carré broussailleux plus ingrat que l'espoir,
Déjà poudre aussitôt que gagné sur la boue ;
Dans un voile sanglant semblait râler le soir.

Et c'est toi, même plaine amoureuse et fertile,
Qui déroules ici ton jardin sous nos yeux,
Et qui sous les baisers du vieux soleil rutilés
Dans ton ordre tranquille et ton labeur joyeux ;
Le vieux fleuve assagi dans ses saintes entraves
Domestique sa force et gonfle son limon,
Il rêve en sa douceur et de sa chanson grave
Berce la terre heureuse où sans fin nous semons ;

Le sécateur au ciel et la bêche en la terre
Font fleurir un trésor dans la joie et les chants,
La contrée est un vaste et vermeil éventaire
Où s'entassent des fruits plus beaux que le couchant,
Le cheval harnaché se plie à la charrue
Et rentre tout chargé des produits maraîchers —
Et l'enfant qui sourit, toute fraîche et charnue
Semble mûrir sa joue aux feuilles du pêcher.

ARBRES

Dans les gouffres du ciel et dans la paix des pierres,
Calciné par la foudre et baignant dans l'azur,
Sur son front saccagé portant ses noirs fruits mûrs,
Seul sous l'orbe orgueilleux de l'aigle solitaire
L'arole royal couronne les monts,
Jetant la dernière ombre aux derniers pans de l'herbe,
Farouche en sa grandeur sur l'immense horizon
Et défiant dans sa superbe
La nature inclémente et l'alpestre démon.

Sur les pentes luisant d'embrunes et de fraises,
Au-dessous de l'alpage où vaguent les troupeaux,
Déchirés comme autant d'héroïques drapeaux
Les sapins au bois lisse et les rugueux mélèzes
Rangent au soleil d'obscurs escadrons;
Pleins d'écureuils furtifs et de secrets murmures
Ils tremblent sous le fer de rudes bûcherons,
Et battant l'air de leurs ramures
Ils apaisent leur cœur en rapprochant leurs fronts.

Plus bas, sur la prairie où naissent les villages,
Dans leur ronde nouée en des temps oubliés
Dressent leur dôme vert les derniers beaux noyers,
Ombrageant toison blanche et roussâtre pelage,
Muettes maisons et ruisseaux légers;

Le couchant les revêt d'un dernier sortilège,
Et les quittant soudain le rire amer du geai
 Semble crier au sacrilège
De l'arbre ami de l'homme et par lui ravagé.

Le long de la grand'route où les bourgs et les villes
S'alignent dans la paix de l'heure et des travaux,
Au bruit clair des essieux et du pas des chevaux
Comme en un chant rythmé les peupliers défilent ;
 Berçant dans le ciel, au vent du matin,
Leurs bruisants fuseaux d'or qui filent les nuages,
Ou rêvant dans le soir tel qu'un miroir sans tain,
 Ils signent notre paysage
Comme le cyprès sombre un beau site latin.

Tout alentour ce sont les vergers de la plaine
Regorgeant de verdure et de trésors fruitiers,
Fier patrimoine acquis pour d'heureux héritiers
Auxquels nos mains tendront comme corbeilles pleines
 Ces dons infinis de pommiers en fleurs
Avec amour plantés et formés en corbeilles,
Et qui vont se remplir dans la sainte chaleur
 De rayons vibrants et d'abeilles
Et de fruits de délice aux riantes couleurs.

Arbres ! nids végétaux chantant de poésie,
D'où l'âme du Pays rayonne et prend son vol,
Rameaux verts abreuvés au cœur même du sol,
Bras vivants, bras heureux qui bercez son génie,
 Sources d'ombre où vient boire sa clarté,
Messagers qui tremblez de confuses paroles,
Sur nos lèvres cueillez un chant de piété :
 Vous rassemblez tous ses symboles,
 Vous résumez sa force et faites sa fierté.

III

SUITE

L'HIVER

Il neige sur la montagne et la plaine,
Sur les maisons des hommes et les nids,
Dans un air d'indifférence infini
Le berger de la nue éparpille sa laine;

Dans les jardins, à patte de velours
L'hiver félin se tapit et s'avance,
Enflant le dos dans le frileux silence
Des oiseaux attristés et le déclin du jour.

Contre le flanc de la terre en détresse,
En échappant aux doigts du Créateur,
Sous le ciel bas croulant avec lenteur
La tunique éclatante avec amour se presse;

Le mont blafard hachuré d'arbres noirs
Mêle ses traits de fusain et de craie,
Il n'est plus un ruisseau, plus une haie
Sous l'ouate muette en son clair désespoir,

Tout se nivelle en sa mer moutonnante,
Et sans un son, s'étouffe et s'engloutit,
Sous son manchon chaque objet se blottit
Pour une interminable et patiente attente;

Tout se prépare aux longs jours hivernaux,
La vie aussi s'engourdit et s'apaise,
La hache au loin sonne au cœur des mélèzes,
Sur le chemin glacé crisse un triste traîneau;

Aux prés déserts endormis sous la neige
Les filles vont gouverner le bétail,
Sur la joue une rose de corail
Et les pieds s'arrachant à leur candide piège;

Les pas sont sourds, la cloche est sans échos,
Et c'est à peine encor si le village
Respire, à l'étroit dans son blanc moulage;
La passante frissonne en son noir caraco.

Par-dessus la grande estampe de givre
Les corneilles sans fin croisent leur vol,
Semblant chercher un endroit sur le sol
Où l'odeur du printemps n'ait pas cessé de vivre;

De l'étable monte un long meuglement,
La nuit tombe aux basses-cours enrouées,
Et dans la chambre aux fenêtres clouées
On lit les almanachs et l'on songe en fumant;

Sous le regard des images pieuses
La ménagère s'affaire au foyer,
L'enfant au sol s'essaie à zézayer,
Au cadran coule en paix l'heureuse heure ennuyeuse,

L'oraison monte ainsi qu'un souffle égal,
Au bord des toits qui dans la nuit scintillent
Les glaçons purs goutte à goutte édifient
Sous les feux étoilés leurs piliers de cristal.

Tout gît, tout attend sous sa carapace
Le zéphyr, et le cor du renouveau,
Le jeune éveil des printaniers travaux
Et le premier frisson liquide sous la glace,

La chantante ivresse du vieux dégel,
Le frais afflux des éternelles sèves,
Le premier chaton aux branches qui crève,
Et le premier coucou reprenant son appel.

PRINTEMPS

J'ai marché sous la brise,
Cœur en liesse et front au vent,
Au son des cloches de l'église
Chantant aux lèvres de l'auvent,
Sur la grand'route grise
Entre les talus du printemps.

Au loin tous nos villages
S'éveillaient au soleil d'avril,
Les pêcheurs semblaient des nuages
Tout fleuris d'un léger grésil,
Entre les tussilages
L'aragne rayonnait son fil.

Sur les disjointes dalles
Que scellait l'ombre des rosiers,
Respiraient les lézards d'or pâle
Et passait le vent cavalier,
Et les tours féodales
Souriaient sous les cerisiers.

L'azur frais sur ma tête
Ouvrait un céleste vitrail,
Les coqs chantaient sur les brouettes
Et les fermiers sous le ventail,
Parmi les violettes
Tintinnabulait le bétail.

La fumée en colonne
Comme un sacrifice d'Abel,
Parmi les rocs pleins d'anémones
De tous les champs montait au ciel,
Et comme une couronne
Les monts fermaient leur archipel.

Telle, heureuse contrée,
Loin de tous et sous l'œil de Dieu,
Dans la vernale matinée,
Au bruit paisible des essieux,
Je t'ai ce jour-là rencontrée
Et tu dictas mon chant joyeux.

X ACTION DE GRÂCES

O verger des terres romandes
Riant d'abeilles et d'oiseaux,
Et captant le bienfait des eaux
Aux purs glaciers de tes légendes;

Valais étalé sous le ciel
Comme une corne d'abondance
Pleine de la munificence
Des vins de feu, des fruits de miel;

Et toi, Ville, honneur de la plaine,
Cuve de roc et frais jardin,
Mêlant les remous de ton vin
Au murmure de tes fontaines,

Souriez au jour printanier,
Festonnez-vous de clairs feuillages,
Accordez chansons et ramages
Sous la treille et sur l'amandier,

Pour célébrer à son mérite,
Du plus haut clocher des coteaux
A leur plus rustique guérite,
Le Maître qui vous fit si beaux !

LES ROGATIONS

Par troupes candides et lentes
Les nuages s'en vont
Au ciel, ainsi que des communiantes;
Les clochers sont en oraison
Et dans les fraîches sentes,
Doigts au rosaire, inclinant bas le front,

Les villageois graves cheminent.
Derrière les surplis,
Fleurs de dentelle aux buissons d'aubépine,
Dans les candélabres des lis,
Se frappant la poitrine
Ils vont, laissant un murmure affaibli

Pareil au chant de leurs abeilles:
A travers champs et prés,
A l'heure où la terre et les cieux s'éveillent,
Ils récitent les mots sacrés,
Afin que sur leurs treilles
Dieu mette le bourdonnement doré

Dans la chaleur des grappes mûres,
Qu'il charge les pommiers
Des fruits charnus luisant dans la verdure,
Qu'il étende sur le damier
Des champs sa droite sûre,
Qu'il fasse au toit roucouler les ramiers,

Et dans l'ombre des écuries
Ruminer le bétail
Dans une épaisse et chaude rêverie,
Qu'il écarte du bas portail
La mort toujours tapie,
Fasse mousser la crème aux seaux d'émail,

Et qu'il assure aux siens l'usage
Des présents qu'il lui plut
Dans sa bonté leur donner en partage.
Suivant le Signe du salut,
Tout autour du village,
Simple, ils vont entre les hauts talus,

Ainsi qu'ils marchent dans la vie,
Disant, jeunes et vieux,
D'un même cœur les mêmes litanies,
Tranquilles parce que pieux,
Pleins de cette harmonie
Qu'aux âmes verse, avec ses cloches, Dieu.

Au passage, dans sa prière,
Chacun voit, plein d'espoir,
Sourire au loin la beauté printanière,
L'herbe s'étendre au dévaloir,
Au trône de lumière
Le soleil fier nonchalamment s'asseoir;

L'un regarde son blé qui pousse;
Au balcon de sapin
L'autre, son fils qui lève sa frimousse;
L'un suit l'eau vive, à son lopin
Courant au lit de mousse,
L'autre, au four hume l'odeur de son pain;

Un bruit doux monte des étables,
Les caves, les raccards,
Les foyers, tout vit là, paisible et stable,
Et quand on lève le regard
Le clocher secourable,
Montrant le ciel, est toujours quelque part.

Aux lèvres la fruste prière
Redouble de ferveur
Comme la voix des oiseaux aux clairières;
Chacun, confiant au Sauveur,
En trébuchant aux pierres
Rêve humblement des célestes faveurs:

Ainsi qu'en ses rayons scintille
L'ostensoir ciselé,
Que les épis serrés dans le champ brillent,
Seigneur, et que les grains de blé
Tombant sous la faucille
Coulent aux doigts comme le chapelet !

L'OFFRANDE PASCALE

Chantez au firmament, chantez dans les chapelles,
Cloches matinales, chantez !
Il semble que les voix des anges exaltés
Par le sentier pascal tout fleuri de prunelles,
Dans l'agreste limpidité
A la prière nous appellent.

Dans la fraîcheur de l'âme et celle du printemps
De tous les villages s'en viennent,
Fondant à l'éternel leur peine quotidienne,
La joie céleste aux cœurs sonnant à pleins battants,
Les muettes foules chrétiennes
Suivant les us du bon vieux temps.

Aux champêtres parvis, les hommes des commandes
Près des oblongs barrots de vin
Et près des vans de blé poussé sur les ravins,
Tête nue et cœur pur, comme dans les légendes,
Après les offices divins
Attendent pour l'antique offrande.

Tous les gens des hameaux, les gens du grand chemin
Dans l'attitude familière
Se sont agenouillés sur l'escalier de pierre,
Et dans le vent du ciel aussi frais qu'un jasmin
Le procureur dit la prière,
Le front humble et joignant les mains.

Alors on distribue à chacun dans la foule,
A l'indigène, à l'étranger,
Au berger de l'alpage, à l'homme des vergers,
Un quart du pain pascal, un trait du vin qui coule;
Les anges semblent héberger
Le peuple pensif qui s'écoule.

La terre avare, ô Dieu, nous a donné le grain,
Le vin a mûri dans les vignes,
Daigne les partager avec tes fils indignes:
Nous déposons, Seigneur, tes présents souverains
Aux mains du pauvre qui se signe
Au dernier rang des pèlerins.

BÉNÉDICTÉ

O Père qui voulus,
Répondant à nos angélus,
Verser à la volée
Tes rayons sur notre vallée,

Tu touchas de ton doigt
Nos roches, nos champs et nos bois,
Et voici que fleurissent
Jusqu'aux pentes du précipice:

Tu nous donnas, mon Dieu,
La pomme vermeille au ciel bleu,
Et, sous la cendre, celle
En sa robe des champs si belle;

La chair de tes brebis,
Faison de grappes et d'épis
Dorés comme vendange
Et comme moisson de tes granges;

Aussi beaux que l'espoir,
Le lait candide et le pain noir,
Tout ce qui nous récréé
Des matines à la vesprée:

Franchis ce pauvre seuil
Où si large à tous est l'accueil;
Bénis, sur notre table,
Tes simples présents délectables,

Fais qu'ils nous rendent forts
Et sains, mon Dieu, d'âme et de corps,
Qu'ils trompent la misère
De plus déshérités sur terre,

Qu'ils servent à notre salut,
Et qu'un jour parmi tes élus
Nous ayons, par leur saint usage,
Les mets célestes en partage !

LES MAISONS

Passant, les voici toutes,
Les vieilles maisons de mon vieux Valais,
Où tu peux au bord de toutes les routes
Ecouter le temps couler goutte à goutte,
Devant le gobelet,

Et du fond des mémoires,
Penché longuement auprès du foyer
Voir sortir au jour les lentes histoires,
Ainsi que du fond des vieilles armoires
Des costumes pliés ;

Regarde-les qui couvent
Leur faix de silence et d'humanité,
Le flanc maigre et noir comme autant de louves,
Où pourtant le cœur le plus pauvre trouve
Le plus de charité ;

Passant, ta halte est sainte,
Frappe au seuil ouvert et lève le front :
Sur le maître-appui vois la channe peinte,
Son symbole est pur, son geste sans feinte,
Ici le cœur est prompt ;

Déchiffre la sentence
Qu'aux poutres sculpta l'artisan pieux
Dont la foi nourrit la grave espérance:
O vous tous ayant bonne conscience,
Entrez au nom de Dieu !

Les voici sous l'ardoise
Ou le tavillon, qui fument en paix,
Derrière l'épine, au clos de framboises,
Parmi la fraîcheur des eaux villageoises,
Dans les vergers épais,

Tout autour de l'église
Où veille la lampe et dorment les saints,
S'agglomérant comme au vol de la brise,
Autour de la reine ardente et conquise
Un diligent essaim;

Les voici sur la place
Qui bercent leur rêve ou qui font leur miel,
Et voici plus haut celles dont la trace
Se perd dans les foins et le nom s'efface
Dans l'arène du ciel.

Maisons dans le village
Vous entassant, tels des fagots noircis,
Et vous au désert des hauts pâturages,
Au chant des troupeaux et des eaux sauvages
Régplant votre souci,

O vous qui goûtez l'ombre
D'une vigne bleue ou d'un noir sapin,
O vous qui gardez, asiles sans nombre,
Dans les greniers clairs et les caves sombres
Le vin frais et le pain,

Et vous dont la fenêtre,
Entre l'hirondelle et le tournesol
S'ouvre sur le ciel et voit l'aube naître,
Mais où les rumeurs du travail pénètrent
Et les senteurs du sol,

Vous fragiles et fortes,
Où s'ébat la vie et montent des voix
Que dans le soleil le vent vif emporte,
Niches du bonheur où sèchent aux portes
Les cuillères de bois,

O vous toutes, construites
Par un couple uni sous l'œil de son Dieu,
Dans les lois où fut notre race instruite,
Pour être un refuge en l'humaine fuite
Jusqu'au jour de l'adieu,

A l'ombre des collines,
Aux creux de la plaine, aux courbes des monts,
Dormez dans la foi sous l'aile divine,
Sûres dans la main qui fait les racines
Refleurir au limon,

Le bourgeon dans sa laine
Eclater plus frais sur le vieil aubier,
L'eau sans fin renaître au sein des fontaines,
Comme sans fin la couvée incertaine
S'accroître au colombier.

LES VILLAGES

Blottis au berceau d'une combe
Ou sur le roc érigés en plein ciel
Autour de l'étroit champ des tombes
Où le bruit du monde au néant retombe,
Cernés de leurs seigles couleur de miel,
Sous l'errante paix des nuages
Reposent les villages.

Fronts qu'un même péril accole,
Dans leur noire écaille de tavillons
Immobiles au vent qui vole,
Ils sont tombés là comme un fruit d'arole
Compact et perdu dans son corbillon:
Sous les sombres coups des orages
S'agrippent les villages.

Dans le calme une cloche tinte.
Les champs sont déserts. Autour du clocher
Le flot des maisons indistinctes
Se presse à l'instar d'un troupeau sans crainte
Sous la houlette d'un divin berger:
Prosternés sur l'humble dallage
Se signent les villages.

Dès l'aube, à l'appel de la terre,
Dans les chants des coqs, au bruit des torrents,
Partout les hommes solitaires
Du sol ingrat dont ils sont tributaires
Tirent le pain qu'ont mangé leurs parents :
Ployés à leur noble servage
Travaillent les villages.

Puis c'est le soir et les toits fument,
L'agneau bêle et la nuit tremble au ciel bleu,
Les pas s'apaisent et l'enclume,
Enfants, des anges passent dans la brume,
Le grand soupir des hommes monte à Dieu : -
Roulés dans le gouffre des âges
S'endorment les villages.

LA SAINT-JEAN

Et c'est le Grand Saint-Jean,
La fête de l'été, la fête du solstice,
Jusqu'au faite des monts, aux flancs du précipice,
Le renouveau va s'érigeant ;

Les fleurs ouvrent leur charme
Sous les yeux de l'azur, sous les pas des vachers,
Jusqu'au sommet de l'alpe et parmi les rochers
Où le soleil frappe ses armes,

Le monde est plein d'oiseaux
Et la nature ourdit ses tendres sortilèges
La source reparaît sous les suprêmes neiges,
Plus bas écument les ruisseaux,

Et les berges de sable
Au flot du Rhône en crue immergent leur dos clair ;
Une secrète voix, éparse au fond de l'air,
Agite l'école et l'étable,

Des hauteurs court l'appel ;
C'est le temps de l'inalpe et celui des vacances,
Des libres errements et de la transhumance,
Et des sonnailles sous le ciel ;

Les enfants sur les pentes
Rassemblent, en jouant sous la garde de Dieu,
Et les fleurs des bouquets et les branches du feu
Qui va flamber, la nuit tombante;

Ils rentrent en chantant,
Couronnés de verdure et porteurs au village
De lourds thyrses fleuris des fleurs du pâturage,
Comme des pages du printemps;

Et sous le ciel de soie
Quand naissent les premiers immuables flambeaux,
Tout le long du pays qui s'allume, les baux
S'élancent en flammes de joie;

La nuit pâle fleurit;
Dans l'éclat des brasiers en riant s'entremêle
Le chœur de la jeunesse au chœur des étincelles,
Et l'ombre palpite d'esprits...

Mais à l'aube on apporte,
Marchant dans la rosée aux pleurs de pur argent,
A la messe, la croix des herbes de Saint-Jean
Dont se décorent chaque porte

Et chaque bénitier
Afin de protéger, suivant le saint usage,
Des traits du maléfice et des coups de l'orage
Chaque cœur et chaque foyer.

Qu'on descelle les chaînes,
Désigne les bergers, prépare les chaudrons,
Et rêvant au combat dans les rhododendrons,
Polisse la corne des reines;

Il est temps, c'est l'été !
Les moutons sont pourvus des marques domestiques,
Dans le soir transparent la flûte des moustiques
Vibre comme le dard aigu de la clarté.

L'ÉTÉ

L'été s'étale sur la plaine
Et le pays semble gésir,
L'air chaud tremble comme un soupir,
Les champs prostrés sont sans haleine,
Gris de poudre les peupliers
Semblent de pierre au bord des routes,
Les voix du ciel se taisent toutes,
Et les bruits du sol familiers.

On n'entend plus une mésange
Et plus un tintement de fer,
Et c'est à peine si dans l'air
Un écho monte d'une grange;
Le fleuve est la seule oasis;
Dans la fournaise hostile aux hommes
Les vergers colorent les pommes,
Les champs mûrissent le maïs.

Les bourgs et la ville somnolent
Dans le silence des enclos
Et la torpeur des volets clos,
Au frisson des fontaines molles;
Aux coteaux, parmi le rocher
La chaleur comme un choc éclate,
Les tablas cuivrés de sulfate
S'offrent aux traits du dur archer.

L'astre vire et la clarté danse
Dans les cymbales de l'été;
Dans l'implacable aridité
Le bisse murmure en cadence;
Sur le jour d'émeraude et d'or
L'air serre sa brûlante étreinte,
Dans l'arome sec des absinthes
Où la vipère aux pierres dort.

Plus haut, les prés fleuris d'ombelles
Où se balancent des hameaux,
Dans l'attente du cri des faux
Crissent du vol des sauterelles;
On entend buter un mulet
Au bord des seigles, sur les pentes,
L'eau fraîche rêve entre les menthes,
La paix aux portes des chalets.

Aux forêts sombres la clairière
Etincelle ainsi qu'un brasier
Parfumé du fruit des fraisiers
Au pied des souches solitaires;
Dans l'arène d'air et de feu
Les immobiles libellules
Tremblent, aériennes bulles,
Au souffle invisible de Dieu;

Sous les voûtes où se prolonge,
Au silence d'éternité,
De ce vieux pays enchanté
L'obscur et millénaire songe,
Seul un cône sec un instant,
Tombé sur le tapis d'aiguilles
Où la fausse oronge scintille,
Mesure la fuite du temps.

Aux pentes des montagnes tinte
La rumeur des errants troupeaux,
La fontaine use son pipeau,
Sur les cimes divines ceintes
D'un diadème de soleil,
Le ciel tel qu'une gentiane
S'ouvre aux abîmes diaphanes;
Le monde est comme à son éveil.

Couché dans les fleurs de l'alpage,
Ivre de la chaude splendeur,
Les yeux aux pures profondeurs
Je regarde un léger nuage
Se fondre d'aise dans l'azur,
Comme il me semble que moi-même
Dans le sein du pays que j'aime
Me dissous par un charme obscur.

X LES MAYENS

Rien ne m'est plus doux
Que mon estival asile
Où l'astre tourne, immobile
Dans le cristal d'août,

Où sous les myrtilles
Et dans l'ombre des forêts
La source aux légers secrets
En fuyant babille,

Où rêve le vent
A la cime des mélèzes
Sur laquelle à peine pèse
L'écureuil mouvant ;

Rien en moi n'éveille
Autant la joie et l'amour
Du ciel, de l'heure et des jours
Que, telle une abeille

Quittant son rucher
Pour les sentiers d'égantines,
L'allègre voix matutine
Du lointain clocher ;

Rien tant je ne prise
Qu'au jardin plein de soucis
L'âpre grappe du cassis
Et l'aigre cerise,

Ni parmi les fleurs
Que la rude saxifrage,
Brûlante fille sauvage
Buvant la chaleur,

Ou que les fougères
Aux coins ombreux s'étendant
Comme iraient vagabondant
De belles bergères;

Rien ne m'est plus cher
Que le fugitif sillage
Des nacelles de nuages
Voguant sur l'éther,

Et que sur ma tête
Les arpèges de l'été
Dans les trembles argentés
Qu'un souffle inquiète,

Rien plus qu'au cormier
La mésange montagnarde
Ou, dans le jour qui s'attarde,
Languissants ramiers

Et furtives grives,
Aux lisières des forêts
Mêlant le rire indiscret
A la voix plaintive;

Rien ne m'est plus beau
Que la grandeur paysanne
De celui qui fauche ou fane
Sous le fier flambeau

Noyant de lumière
Et revêtant de splendeur
Terre ingrate, obscur labeur
Et bure grossière;

Rien tant ne m'émeut
Que le patois sur la lèvre
De la gardeuse de chèvres,
Ou le triste adieu

Que là-haut module
Le pâtre au seuil du chalet,
Solitaire et qui se plaît
Dans le crépuscule;

Rien ne m'est sacré
Plus que la sueur féconde
De tout ce pauvre monde
Dont je fus tiré,

Qui partout ruisselle
Au flanc poudreux de mon sol,
Ou plus que l'immense vol,
Sur l'humble chapelle,

Les toits et les champs,
Des soupirs et des prières
De la peine journalière
Vers Dieu s'épanchant.

LES FOINS

Parmi les mazots noirs brûlés jusqu'à la fibre,
D'un blanc soleil qui fond dans son rayonnement,
Parmi les mille bruits des élytres qui vibrent
Comme un chant de félibre
Dans le sonore embrasement,

Parmi le vol strident des brusques sauterelles
Dont l'essor métallique au loin traverse l'air,
Les faneurs affairés, de leurs râteaux démêlent
Les foins qui s'échevèlent
Aux prés où se dore leur chair.

Le faucheur s'est assis aux pleurs de la rosée,
Il a battu le fer aux fraîcheurs du matin,
Sur les gramens encor leur cendre était posée
Comme une ombre irisée
Flottante aux vaporeux lointains;

Puis la faux a jailli parmi les tiges mûres
Et les fleurs ont semblé plier sur leurs genoux,
A chaque envol nouveau de la froide courbure
Glissant d'une onde sûre
Au végétal et frais remous;

La douce herbe tranchée a jonché la prairie
Où le ruisseau trahi soudain s'est animé,
Et juillet dans l'azur, de la moisson flétrie,
Par sa pure alchimie
A fait ces foin d'or embaumés.

Avant qu'aux flancs du ciel ne s'entasse l'orage
Les jeunes et les vieux des hameaux sont venus,
Pour rentrer le trésor des fragiles fourrages
Prodiguant à l'ouvrage
L'antique vigueur des bras nus :

Comme un rustique atlante ému du poids d'un monde
Le montagnard se dresse au sublime décor,
Et sous les feux du ciel qui dardent à la ronde,
Vers la grange profonde
Il emporte la charge d'or ;

Sous le faix généreux serré comme une proie,
Et la sueur du monde au pli de ses haillons,
Le cœur haut il s'avance et dans sa grandeur ploie,
Couronné de sa joie
Et tout accablé de rayons ;

Et le chant de l'insecte et la poudre exhalée
Des pollens répandus dans le jour finissant
Emplissent puissamment de leur ardeur mêlée
La nef de la vallée
Comme un hymne et comme un encens.

AU SOLEIL

O sublime régent
Qui foules d'un pied d'or en montant aux espaces
Les trois cents couronnes d'argent
Des glaciers radieux des splendeurs de ta trace,

Dresse ton front béni
Dans l'immortelle ardeur qui résout les nuées,
Parais aux voûtes du zénith
Parmi ta majesté de péans saluée,

Puis de ton piédestal,
O monarque orgueilleux des plus humbles domaines,
Rejette d'un geste royal
Ton éclatant manteau sur le corps de la plaine,

Revêts sa nudité
Du superbe attribut de tes pompes vermeilles,
Fais autour de son front chanter
Un diadème heureux de feuilles et d'abeilles,

Fais germer dans ses mains
Ton antique trésor d'épis lourds et de grappes,
Fais poudroyer nos greniers pleins
Sous les longs fléaux d'or dont tes rayons les frappent ;

Soleil, ouvre ton cœur,
Et que le feu du ciel dans nos cuves ruisselle,
Accable les tiens, ô vainqueur,
Et que de ta victoire enivrés ils chancellent !

O clément, penche-toi,
Echange tes présents contre nos sacrifices,
Féconde le sol où tu bois
Le sang de mon pays dans les eaux de ses bisses,

Souris au laboureur
Ecoutant sangloter son dernier filet d'onde,
Au roc touché de tes fureurs,
Fais fleurir la richesse et la beauté du monde ;

Viens, flamboie et répands
Sur cette terre ardente et presque sarrasine,
Où les nœuds sacrés du serpent
Glissent des pieds du cep aux pierres de l'épine,

Répands sur ces coteaux
Modelés et recuits comme un vase d'argile,
Sous leurs frais couverts végétaux
Les dons chers à Mélite et plus chers à Virgile,

Dans l'œil noir du lézard
Et l'œil bleu de la prune opère ta magie,
O cyclope forgeant tes dards
Dans leur morsure enclos tes sombres énergies ;

Gonfle de ton levain
Cette écorce infertile où dorment les semences,
Et que sous ton souffle divin
Le miracle éternel chaque jour recommence !

O soleil pur, ô dieu,
Tu remplis notre ciel des rayons de ta gloire,
Tu t'élèves sur ces hauts lieux
Comme une hostie en feu sur un vermeil ciboire,

A toute heure du jour
Ton essence infinie à nos bornes se mêle,
Ta chaleur nous dit ton amour
Et notre amour nous dit ta présence réelle,

Ton œil bienveillant luit
Sur le métal des faux et les clochers d'ardoise,
Ta paume retourne le fruit
Pour qu'il gonfle et se dore aux treilles villageoises,

Dans la chaude vapeur
A la pointe de l'herbe on voit ton souffle poindre,
Et le mouvement de ton cœur
Au rythme de la terre et répondre et se joindre;

Dans les fastes du soir
Tes doigts laissent couler tes suprêmes aumônes,
Cependant qu'on peut entrevoir
Ton pied nu scintillant aux écailles du Rhône;

Quand disparaît ton pas
Notre espoir te poursuit sous la froideur des astres,
Car ton flambeau ne s'éteint pas
Derrière le secret des nocturnes pilastres:

Tu repars toujours
Comme un valet exact, ô maître magnanime,
Et tu reprends sur les labours
Et ton œuvre servile et ta course sublime !

Aux arches du levant
Tu montes dans ta force et dans ta gloire nue,
Ainsi qu'au jour du jugement
Le Père dont nul œil ne soutiendra la vue;

Tu parais, Absolu,
Pour ravir à la nuit sa mortelle cohorte,
Et ranger parmi tes élus
L'humble peuple courbé sous l'ombre de ses portes:

Soleil, règne sur nous,
Accroïs ce peuple rude entre ses rudes failles,
Comme croît parmi ses cailloux
Le peuple obscur du blé dans le creux des semailles,

Et du fond de nos bois,
De l'ombre de nos bourgs et du cœur de nos villes,
Dieu vermeil, écoute nos voix
De leurs orgues frapper ta splendeur immobile;

Ecoute notre appel
Et le grand chœur sacré de notre gratitude,
Que ton soliloque éternel
S'émeuve de l'écho de notre solitude !

Des mains que nous levons
Prends le miel et le blé, le raisin et l'amande,
Et prends la coupe où nous buvons:
Reçois notre tribut payé de tes offrandes.

AU BISSE

Bisse, par qui la Providence
Rompt l'ardent cachet du soleil
Dont une jalouse alliance
Scelle son domaine vermeil;
Ruisseau furtif, chanson liquide
Aux lèvres sèches de l'été,
O fluide cariatide
De la rustique activité;

Messager qui, de proche en proche,
Cours dans un murmure enchanté
Porter au silence des roches
Un secret de fertilité,
Frère agile du précipice,
Echo prolongé jusqu'au soir
Des grillons criant au solstice
La promesse du lourd pressoir;

Veine fraîche qui désaltères
Par de mystérieux circuits
La gorge obscure de la terre,
Dans la rumeur des chaudes nuits,
Pour rejaillir, au vent d'automne,
De flamme au palais des humains,
Eau pure, en qui déjà frissonne
L'allègre mouvement du vin;

Errante en ta chanson mineure,
Rivée à ton chenal sans bruit,
Pareille à ce sol qui demeure
Sous le frisson du temps qui fuit,
O source, âme des solitudes,
O bisse, espoir du paysan,
Gloire à tes humbles servitudes,
Gage de quels royaux présents !

L'AUTOMNE

Automne, ô saison glorieuse
Qui t'avances sur notre sol
Aux chants heureux des vendangeuses,
En nouant tes bras à leur col,
Toi qui, le front ceint de feuillages,
Saisis soudain nos vigneron
Et les roules en ton sillage
Dans un grand branle de lurons;

O saison, sois la bienvenue
Après les longs efforts de l'an,
Que ta joue adorable et nue
De rosée encor ruisselant
Aux vergers du matin sourie,
Et sur la place où meurt tout bruit
Que ton pas muet se marie
Aux pas apaisés de la nuit.

Installe-toi sous la tonnelle,
Anime et gravis nos coteaux,
Fais siffler le merle aux prunelles,
Dans l'air soupirer ton flûteau,
Sur nous rayonne, ô bel automne,
Glisse au fleuve et monte à nos tours,
Suspends ta guirlande à nos tonnes,
Fais chanter nos pas dans la cour;

Eclaire et parfume nos caves
Et sur le pays plein d'espoirs,
Coule, automne, ardent et suave
Comme au ciel la pourpre du soir,
Emplis-le telle une corbeille
Des fruits les plus doux sous la dent,
Revêts-le d'une seule treille
Sous le poids des grappes cédant,

Comme un autel dans la lumière
Dresse-le sur un socle d'or,
Prolonge la rose trémière
Sur le tertre moins lourd aux morts,
Donne une ivresse légitime
Et verse le prix enfin dû
A cet humble peuple qui trime
Aux flancs de son rocher perdu.

Puis touche le bétail qui broute
Dans les prés mourants pleins de noix,
L'homme las au bord de la route,
Qui songe et se trouble à ta voix,
La terre pauvre et qui s'apprête
Au repos pour d'autres moissons,
Les monts désolés dont la tête
Fraîchit aux nocturnes frissons;

De ton pied d'or frappant la plaine,
Remonte aux demeures du ciel:
L'an prochain, fléchi par nos peines,
Toujours magnifique et pareil,
Tu reviendras sur nos collines
Et dans un geste d'abandon,
Ouvrant ta ceinture divine
Tu nous rapporteras tes dons.

LA RACLETTE

Je ne sais rien de plus beau que la table
Rugueuse à l'ombre des noyers
Dans un décor de vignes admirable
Que le soleil fait chatoyer,
Par un jour pur de valaisanne automne
Quand près du rustique foyer
Où le sarment sec pétille et chantonne
L'amicale troupe accourt s'égayer :

La meule grasse et qu'un couteau partage
Présente son ferme profil
Tout parfumé des senteurs de l'alpage
Au rougeoyant et lent grésil,
Puis se répand onctueuse en l'assiette,
Au refrain gaillard du baril
D'un fendant clair qui vous lance à la tête
Son étincelle de pierre à fusil ;

Le mets exquis et les verres stimulent
La joyeuse et franche rumeur,
La viande sèche et le jambon circulent
Dans un assaut de belle humeur,
Le chant fuse enfin parmi les noix fraîches,
Au panier rit dans sa primeur
L'or du raisin sur l'incarnat des pêches,
Dans l'agreste gloire où le soleil meurt.

X LE PRESOIR

Dès le premier regard tendre,
Mouillé de pleurs, du matin,
On commence au loin d'entendre
Les chars grincer aux chemins,
Les chars pleins de vendangeuses
Qui s'égaillent aux parchets
Comme une troupe rieuse
D'oiseaux narguant l'émouchet.

Puis lorsque le soleil monte
Au ciel et le long des murs,
Et dore de sa main prompte
La vigne et le raisin mûr,
Les chars lourds de leur vendange
Reviennent vers les pressoirs,
Et par longues files rangent
Leur charge au bord du trottoir.

Dans l'ombre, des hommes peinent
Comme en les forges du vin,
Leur effort gonflant leurs veines
Et leur meurtrissant les mains,
Mais sous les voûtes obscures
Où les sucs parfument l'air,
Vidant sa sainte blessure
La grappe saigne un sang clair.

Raisin pur en qui s'incarne
L'esprit secret du bonheur,
Et sur qui le bras s'acharne
Avec rage, avec honneur,
Pour lui faire sous la presse
Dégorger tous ses rayons
Rendre toute sa richesse,
Tout ce dont nous nous payons !

Jusque dans la nuit venue
Les chars succèdent aux chars,
La pulpe à la pulpe nue,
Le pas vif au pas traînard,
Et le céleste silence
Revenu sur les chemins,
Se berce de la cadence
Du sublime effort humain.

Mais, vigneron, quelle joie
De goûter au premier moût
Qui dans le verre tournoie
Et dont on sait trop le coût,
De humer sa fleur atteinte,
Debout contre le pressoir
Que dans les cris et les plaintes
On fit enfanter ce soir !

LA CAVE

Pas plus que de Valais sans soleil et sans vignes
Où sur d'immenses murs des plants étroits s'alignent,
Donnant leur vin nerveux comme poudre à fusil,
Pas plus que de coteau sans joyeux bruit d'outils

Il ne se concevrait de maison valaisanne
Sans sa cave embaumée où le puissant arcane
Du vin pur s'élabore au ventre des pressoirs,
Et se fait or et pourpre au long silence noir :

C'est là, voyageur, sous l'épaisse et fraîche voûte
Où le sang du terroir s'écoule goutte à goutte,
Dans l'ombre fraternelle où le cœur se trahit
Que tu pourras saisir le pouls de ce pays ;

Chacun jusqu'au plus pauvre y cache sa richesse
Et son titre honoré d'authentique noblesse,
Bouteilles ou baril, tonnelet ou tonneau
Fécondé d'un rayon chaque automne nouveau ;

C'est là que tu verras dans les yeux l'âme luire,
Et ces silencieux soudain parler et rire
En te tendant le verre où s'offre leur fierté,
Et fleurit le soleil de l'hospitalité.

TOAST

O Valaisan, savoure
Après ton dur labeur le plaisir de son fruit !
De ton vin fougueux la bravoure
Provient d'un long effort non moins ardent que lui ;

Médite et fais silence
En humant cette fleur d'or vert et de rubis :
Sache quelle reconnaissance
Tu dois à ce fragile et lent miracle acquis !

Hôte, qu'il te souvienne
Que ce vin représente en son ambre et ses feux
La victoire quotidienne
De tout un peuple obscur s'acharnant à son vœu,

Sur les fatals génies
De la flamme et de l'air, de la terre et de l'eau,
Et que ses chaudes harmonies
A chaque heure ont risqué de sombrer au coteau.

Et toi, race nouvelle,
Apprends à soulever la coupe d'autrefois
Avec un respect digne d'elle
Et digne aussi de ceux de qui tu la reçois !

Ce qui luit dans ton verre
C'est le secret sourire et le don de tes cieux,
La vie et le sang de ta terre,
Le trésor de tes fils, le legs de tes aïeux,

Sous sa brillante écorce,
C'est le souffle magique et transmis pas à pas
De leurs vertus et de ta force,
De ce qui dure et fait qu'un pays ne meurt pas !

IV

VENDANGES

FÊTE DES VENDANGES

Homme de mon pays, pasteur ou vigneron,
Tes troupeaux sont rentrés, tes vendanges sont prêtes,
Accours, lâchant l'outil sacré, séchant ton front,
Honoré ton labeur et célébrer tes fêtes.

Ta joie est semblable à l'étoile du berger,
Tes soucis, à la voie innombrable des astres,
Tu peines l'an durant de la vigne au verger,
Le gel et le soleil présagent tes désastres;

Enfin l'automne pourpre à la ceinture d'or
Gonfle ta huche, emplit ta channe et ta corbeille,
Pour tout un jour tu peux être heureux de ton sort,
Jouer de l'ombre tiède et du fruit de ta treille !

Ton plaisir vrai, ton seul plaisir de père en fils,
C'est de chanter ton vin, c'est de boire à la ronde,
C'est d'évoquer la même image de jadis
Dans l'humble orgueil de ton effort et de ton monde:

Vous tous, ceux de Savièse, et vous ceux de Botyr,
Vous ceux de Grimisuat, de maîtrise attitrée,
Hérens, qui vendangez dans le bissac de cuir,
Vous nobles vigneron de la Noble Contrée,

Nomades Anniviards, princes qui transportez
Votre rèze aux glaciers et vos enfants aux vignes,
Et vous, tous ceux d'Ardon, de Vétroz, de Conthey,
Vous enfin, de Fully, aux vignobles insignes,

Hommes de mon pays, laissez vos durs travaux,
Les troupeaux sont rentrés, les vendanges sont prêtes,
Orgueil au cœur, venez tous par monts et par vaux,
Honorer votre effort et célébrer vos fêtes !

Et vous, Confédérés, amis de notre ciel,
Qui scelliez l'alliance avec nos rudes pères,
Liesse ! et revenez boire un trait fraternel
Au pied de ces coteaux où flottaient vos bannières ;

Sous les mêmes drapeaux claquant au même azur,
Comme le vin rieur coule et mousse en la ville,
Un malicieux éclair remonte au profil pur
Des filles qui jadis saluaient vos édiles.

Confédérés, nos cœurs battent à l'unisson !
Si nous ne parlons pas toujours même langage,
Nos lèvres et nos yeux goûtent même frisson
Au vin nouveau dont nous entendons le message !

Venez ! le peuple chante, et peine l'artisan,
Notre sol et nos cieux vont unir leurs offrandes ;
Connaissez à l'accueil le vieux cœur valaisan,
Tendons la main parmi le pampre et les guirlandes !

GLOIRE DE NOTRE VIGNERON

Fiers sous l'altier regard du ciel qui vous gouverne,
Face aux arènes d'or qu'abreuvent vos sueurs,
Des confins de la Lienne à ceux de la Lizerne,
Vignerons, faites cercle à votre geste en fleurs !

Disons à cette race illustre et paysanne,
A ce peuple éprouvant nos deuils et nos amours,
Serf et roi des vergers, des andains, des versannes,
Le labeur et l'honneur, les travaux et les jours !

L'hiver ferme le ciel, l'homme ferme sa porte,
Dieu commande à la terre un vaste apaisement,
Mais le vigneron seul et que la bise escorte
Fait sonner le sol dur pour le défoncement ;

Les souffles chauds du föehn à peine ont bu les neiges
Que, pareils à la troupe, au ciel de février,
Des choucas affamés au tournoyant manège
Les sécateurs sans fin claquent dans Uvrier ;

Les parchets rapiécés, montrant leur bure brune,
Endossent à l'entour, dans un geste d'ahan,
Partageant sa misère, épousant sa fortune,
Le gilet de travail du frère paysan ;

Poursuivant son espoir de revanches futures,
Dans son effort, le jour, dans son rêve, la nuit,
Celui-ci va, rompu sous le faix des fumures,
Afin qu'un jour le cep plie ainsi sous le fruit.

Mais l'avril joue au fleuve, et sauve est la fleur nue,
La terre est maternelle et le saint fut clément :
Une chanson voltige aux vertes avenues
Et l'amandier rosit près du jeune sarment ;

La paille dans ses doigts frisant en blondes tresses,
Une fille s'en vient, qui lève les rameaux
Et de loin semble, émue à d'obscures promesses,
Former avec amour l'ogive d'un berceau ;

Puis, partout suscité par la tourbe rapace,
Brûlé de vitriol, un farouche lutteur
D'un geste infatigable écarte la menace
Qui s'acharne en silence au muet créateur ;

Sous l'éclatante et frêle armure de sulfate
Que d'un grand moulinet, midi vermeil pourfend,
Dans un dernier regard à la nature ingrate
La vigne terrassée halette et se défend.

Quand aux cuves de feu le plant sacré défaille,
Sans autre ombre sinon l'ombre du vigneron,
La fraîcheur aspirée aux plus secrètes failles,
Cep endurent, c'est nous qui te la donnerons :

Courbés non sans grandeur à d'humbles sacrifices,
Des murs vertigineux de Lentine et Clavaux
Nous ferons, dans la nuit, travailler les trois bisces,
Aux versants de Montorge où pleurent les crapauds.

Dans la pourpre du pampre et l'agate des grappes
Enfin la vigne étale, au Valais fortuné,
La royauté dont sa maturité se drape
Et la splendeur de son long effort couronné:

Surgissant dans l'azur sur les degrés de pierre,
Tel qu'un ange porteur d'un message divin
Le brantier lance un cri joyeux dans la lumière:
Il annonce au pays le miracle du vin!

Alors, l'œil noir luisant comme un raisin de dôle,
La vendangeuse rit aux rapides sentiers,
La besogne soudain légère à son épaule,
Le cœur plein d'espérance ainsi que ses paniers;

Dans l'ornière grinçante au poids des pleines fustes,
Le voiturier lassé, qui rentrait au pressoir,
Comme un berger marchant vers la crèche du Juste
Lève son front serein vers l'étoile du soir;

Tandis qu'en l'ancre sombre où gémissent les presses,
Penché sur le mystère aux odorants remous,
Soudain comme ébloui d'une naissante ivresse
L'ouvrier voit jaillir l'étincelle du moût:

Ainsi qu'un sang nouveau le vin neuf gicle et gronde,
Coulant son jeune rythme au vieux corps dérégulé,
Et dans l'ardente nuit, comme à l'éveil du monde
Tout le Valais frémit sous le ciel constellé!

Très-Haut! dont la justice et nous comble et nous frappe,
Toi qui tiens notre terre heureuse en ton giron,
O maître du soleil, protecteur de la grappe,
Prête l'oreille au chant lointain des vigneron!

Penche-toi sur ce val et vois d'un œil propice,
Candide sur son pré, seule et sans carillon,
Telle un enfant de chœur au bord d'un précipice,
La chapelle qui prie en haut de Molignon;

Pèlerin fraternel aux ronces de la terre,
Que ton pas se complaise à fouler nos halliers:
Le paysan t'accueille au seuil du sanctuaire
Clos comme un tabernacle et frais comme un cellier;

Viens, tel qu'au soir doré de la première Cène,
Partager le vin pur et rompre le pain bis
Au porche ourlé de pampre et dominant la plaine,
Où le pâtre se signe et broute la brebis;

Eclaire des rayons de ta face adorable
La glèbe printanière et la source d'été;
La brante de mélèze et la pioche d'érable,
Toute notre richesse et notre pauvreté;

Bénis et transfigure en émouvants symboles
La tâche quotidienne et l'outil familial,
Assieds-toi dans la vigne et dis tes paraboles
Par les sentiers chanteurs bordés de prunelliers;

Tends, malgré nos péchés, ta droite pacifique
Sur ce sol vénérable, enchâssé de brisé
Comme d'argent massif une sainte relique,
Père offensé toujours, et toujours apaisé !

Fais fleurir une rose au bois de ta couronne,
Donne à tes serviteurs, dans le siècle exilés,
La récolte attendue aux fastes de l'automne
Ainsi qu'une indulgence au jour du jubilé;

Que se croisent des voix au fond du paysage,
Légères par milliers, comme au cœur du rucher,
Que volent sur le ciel d'invisibles messages
Entre tes dômes d'or et nos humbles clochers :

Epanouissez-vous aux paumes de ses anges,
Du diamant de l'aube au velours de la nuit,
Et des Rogations jusqu'au jour des Vendanges,
Cœurs gonflés de prière et ceps chargés de fruits !

Courage, vigneron ! Que ton poing s'affermisse
Au manche de l'outil brandi d'un trait brutal !
Que la voix de ta pioche au rocher retentisse
Comme un hymne forgé du plus noble métal !

Ainsi qu'un aigle-roi t'emportant dans son aire,
Dont l'essor à tes yeux fait grandir ton pays,
L'implacable devoir t'écrase entre sa serre
Mais t'élève à la cime où tu t'enorgueillis !

Aspire à pleins poumons l'air qui nourrit ta vigne,
Accorde ton effort aux plans de l'horizon,
Ajoute, dans l'amour, chaque jour une ligne
Au grand trésor amer du livre de raison ;

Veille à ce sol dressé dans son immense houle,
Remonte sur ton dos et soutiens de tes mains
Ta terre qui s'échappe et tes murs qui s'écroulent,
Dispute ton empire au limon du chemin ;

Sous ton ciel en rumeur de la plainte d'un monde
Renouvelle sans fin ton labeur de fourmi
Par ton bisse accroché comme un chemin de ronde
Au sommet désolé d'un rempart ennemi ;

Cramponné sous la flamme à ton socle de schiste,
Etreins-le sans faillir jusqu'aux ombres du soir,
Fouille-le d'autant plus que plus il te résiste,
Tes soins désespérés nourrissent ton espoir;

Souffre ta passion dans tes vertes géhennes,
Roué par le soleil, flagellé par le gel,
Au jour de succomber jailliront des fontaines
Fraîches comme l'eau vive aux collines du ciel;

Tes brantes au col plein, de grumes d'or poissées,
Demain vont s'aligner dès le chant du matin
Sur ton pré comme autant de ruches renversées
Où l'abeille s'endort ivre de son festin:

Assis devant ton seuil et la tâche parfaite,
Plein de fatigue et plein de bénédictions,
Avec orgueil enfin tu redresses la tête
Sous la grappe de feu des constellations !

Que le Valaisan chante et sa vendange luise
Aux balcons d'émeraude où la chaude clarté,
Collée au grain vermeil, à se donner s'épuise
Et communique au vin les vertus de l'été !

Qu'en riant balancée aux ondoyants feuillages,
Vallée, ô vaste nef débordant de fruits mûrs,
Tu charges, amarrée à tes heureux rivages,
Ta cargaison croulante aux greniers de l'azur !

Courage, vigneron ! Que ton front s'illumine !
Jusqu'au tonnant lever du céleste Soleil
Tu peux, croisant tes mains, enfin, sur ta poitrine,
Reposer dans la paix de ton dernier sommeil !

Que ton cœur tourmenté se console d'entendre
Les rythmes prolongés du monde où tu n'es plus,
Souris à ton pays fleurissant sur ta cendre,
Tout jasant de bassins et tintant d'angélus :

Là-haut, toujours frappée et jamais abattue,
Ta lignée, obstinée au trésor enfoui,
Au labeur immortel patiemment se tue,
Et boit son réconfort en son verre ébloui !

Va ! toujours renaîtront du flanc de leur poussière
Ces arches où la vigne attache un arc-en-ciel,
Et tu verras l'enfant, aux pentes nourricières
Jouer coiffé de pampre et barbouillé de miel ;

Toujours l'eau coulera dans tes canaux d'ardoise
Comme un sanglot d'amour au col bleu du ramier,
Et l'astre montera sur ton ciel de turquoise
Tel qu'un paon fabuleux au centre d'un brasier ;

Quand aux coteaux rira la grâce de septembre,
Toujours les montagnards, au pas de leurs mulets,
Sous la feuille viendront choisir la grappe d'ambre,
Pour parer ton autel, Vierge des Corbelets ;

Diligente parmi les treilles et les tines,
Toujours vendangera, sous l'œil de l'Eternel,
La Ville qui s'abrite entre ses deux collines
Comme un enfant paisible au giron maternel ;

Toujours tu conduiras nos destins identiques,
Vigne abrupte, géant escalier par lequel
Il semble qu'une race aux tâches héroïques
Passe en terre promise ou conquière le ciel !

REQUIEM

Entrés dans l'éternel mystère
Que vous promet la foi,
Dormez au fond des cimetières
Sous vos petites croix,
O vous, les pieux et les sages,
Nos parents, nos aïeux,
Les bâtisseurs de nos villages,
Que vous gardez des cieux !

Toujours unis à votre terre,
A vos champs, à vos bois,
Mêlez votre tendre poussière
Au terreau villageois;
Bercés des rumeurs de l'alpage,
La paix au fond des yeux,
Désormais sans peine et sans âge,
Reposez-vous en Dieu !

Sous vos couronnes d'immortelles,
Au grand soleil des morts,
Dans les délices éternelles
Reposez sans remords:
Dormez, vos moissons seront faites
Aux sueurs de nos fronts !
Nous honorons, chrétiens, vos fêtes,
Vos travaux, vigneron !

Dans vos foyers et vos chapelles
Un peuple honnête et fort
S'applique aux traces paternelles
Et poursuit votre effort:
Devant notre Juge, haut la tête,
Nourris de vos leçons,
Un jour, au fracas des trompettes,
Sans peur nous paraîtrons !

TABLE

<i>Dédicace</i>	9
---------------------------	---

I. PRÉLUDES.

Vocation	13
Nostalgie	16
Témoignage	18
Stèle votive	21

II. VIEUX PAYS.

L'Eden	25
Le géant	39
Le fœhn	42
Les ruines	44
Le Rhône	47
La plaine	52
Arbres	54

II. SUITE.

L'hiver	59
Printemps	62
Action de grâces	64

Les rogations	65
L'offrande pascale	68
Bénédictité	70
Les maisons	72
Les villages	75
La Saint-Jean	77
L'été	80
Les mayens	83
Les foins	86
Au soleil	88
Au bisse	92
L'automne	94
La raclette	96
Le pressoir	97
La cave	99
Toast	100

IV. VENDANGES.

Fête des vendanges	105
Gloire de notre vigneron	107
Requiem	114

*Un glossaire des expressions valaisannes
figurera dans le dernier volume de cette collection.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE NOVEMBRE
MIL NEUF CENT QUARANTE ET UN SUR
LES PRESSES D'ALBERT KUNDIG À GENÈVE.

